

CHAPITRE VIII.

L'EMPEREUR, dit M. de Ségur, se refusa à faire brûler les voitures qui couvraient la rive gauche de la Bérésina. (Page 358 [253].) Ce prince n'avait pas de motifs pressans pour faire brûler les voitures de bagages qui restaient sur cette rive. Son seul but eût été de ne pas laisser des trophées à l'ennemi; mais quels misérables trophées que des voitures de bagages! C'était une bien mince considération comparée à l'état où cette perte réduisait des blessés, et des familles qui avaient suivi l'armée française à son départ de Moskou, et qui, même en tombant au pouvoir de l'ennemi, auraient pu conserver encore quelques ressources!! Dans tous les cas, sous le point de vue militaire, il était peut-être avantageux de laisser les abords du pont encombrés après le passage de l'armée et de son artillerie; car c'était créer à l'ennemi un nouvel obstacle. L'auteur ajoute que ce fut « par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus » (c'est une remarque aussi fausse que puérile), « et par ménagement pour tant d'hommes dont il se reprochait le malheur. » (Page 358 [253].) Si c'est une accusation dirigée contre les auteurs de cette guerre, elle ne retombe pas sur l'empereur; si elle est dirigée contre sa conduite dans cette expédition, elle est injuste et malveillante. Est-ce d'ailleurs avec ces dissertations pédantesques, et des suppositions continuelles, que l'on écrit l'histoire?

L'évaluation que notre écrivain fait des troupes russes et

françaises au combat du 28, s'éloigne beaucoup de la vérité. « Titchakoff, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stakowa contre Oudinot, » Ney, et Dombrowsky. Ceux-ci comptaient à peine dans leurs rangs huit mille hommes, que soutenaient la vieille et jeune garde, alors composée de deux mille huit cents baïonnettes et de neuf cents sabres. » (Page 359 [254].)

Le corps d'Oudinot et la division Dombrowsky comptaient neuf mille trois cents hommes; celui du maréchal Ney, cinq mille quatre cents. L'infanterie de la vieille garde, qui, à son départ de Smolensk, était forte de cinq mille sept cent soixante-dix-sept hommes, en comptait encore quatre mille cinq cents; la jeune garde, deux mille deux cents; la cavalerie de la garde, deux mille; les cavaliers démontés de la garde, sous les ordres du colonel Dautancourt (aujourd'hui général), dix-huit cents; le corps du maréchal Victor, réduit aux divisions Daendels et Girard, comptait plus de onze mille hommes. Ce qui faisait, avec les corps d'Eugène et de Davoust, et notre nombreuse artillerie, une armée de plus de quarante-cinq mille hommes parfaitement armés.

« Parmi les pertes de ce jour, celle du jeune Noailles, aide-de-camp de Berthier, fut remarquée; une balle le tua raide. C'était un de ces officiers de mérite, mais trop ardents, qui se prodiguent, et qu'on croit avoir assez récompensés en les employant. » (Page 361 [255].)

M. de Noailles était sans doute un estimable officier; mais pourquoi le louer *seul* parmi tant de braves qui se distinguèrent dans cette occasion? L'auteur ne dit pas un mot du général Legrand, qui fut blessé et se conduisit avec tant d'intrepidité; du général Maisons, qui n'en montra pas moins, du général Candras, qui fut tué; des généraux Merle, Grundler, Berkeim; du général Zajonczek, ce Nestor de l'armée polonaise, qui eut la jambe emportée; du brave colonel Dubois, du septième de cuirassiers, qui contribua tant au succès

de l'affaire. Il est vrai que ces officiers portent des noms que la gloire seule a anoblis. Au surplus, quand on cite, il faut citer juste. Il est faux que M. de Noailles ait été tué d'une balle. Il était venu porter un ordre au vingt-troisième régiment de chasseurs, et parlait au colonel Marbot, commandant de ce régiment, lorsqu'une charge de la cavalerie russe eut lieu. Le cheval d'Alfred de Noailles s'abattit; on vit deux cosaques entraîner par le collet cet officier, en le frappant. Le vingt-troisième fit un effort pour le délivrer; il fut infructueux, et M. de Noailles, dont on n'a plus entendu parler, fut probablement massacré par ces barbares.

Dans le récit de ce combat, M. de Ségur a oublié de faire connaître l'ordre que l'empereur fit donner à la division Daendels, de repasser la Bérésina pour aller au secours du maréchal Victor, qui, seul avec la division Girard, soutenait une lutte si disproportionnée contre les efforts de Wittgenstein; et cela dans le moment où l'empereur et les troupes qui avaient passé la Bérésina, étaient violemment attaqués par l'armée de Moldavie. Il est vrai qu'en rapportant un pareil fait, l'auteur eût réfuté lui-même de nouveau le passage de son livre, où il dit (page 192 [135]): « Napoléon » sentait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement » l'armée partie par partie, en commençant par les extré- » mités pour en sauver la tête. »

« La nuit vint avant que les quarante mille Russes de » Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes » de Bellune. » (Page 362 [256].) Si, dans tout le récit de cette campagne, les Russes eussent fourni à l'historien de la grande-armée, un fait d'armes aussi glorieux que celui des soldats de Victor, certes, il n'eût pas été aussi économe d'éloges.

CHAPITRE IX.

M. L'OFFICIER du palais, dans ce chapitre, entasse horreurs sur horreurs. Il est de fait qu'à la dernière journée du passage, il y eut un grand encombrement auprès des ponts; mais le tableau qu'il en fait, est d'une exagération hors de toute mesure. Son penchant pour les descriptions hideuses l'entraîne: « Les plus heureux gagnèrent le pont, » mais en surmontant des monceaux de blessés, de fem- » mes, d'enfans renversés, à demi étouffés, que dans leurs » efforts ils piétinaient encore! » (Page 366 [259].) Il y avait à l'armée quelques cantinières et *très-peu d'enfans*. A notre retour de Moskou, plusieurs familles nous ayant suivis, le nombre de ceux-ci augmenta. L'idée de femmes, d'enfans luttant contre la mort, a souri aux auteurs qui ont exploité cette campagne. Ces affligeantes peintures remuent profondément les âmes. Mais M. de Ségur a encore enchéri sur ses devanciers, les Labaume, Puibusque, Kerporter, etc. Il reproduit à chaque instant cette image, et en trois pages il répète quatre fois: *les femmes et les enfans*, comme si le nombre en était immense, et qu'au lieu d'une armée, c'eût été une horde nomade de Tartares traînant leurs familles à leur suite.

« La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces hor- » reurs. Son obscurité ne déroba pas au canon des Russes » leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout, le cours » du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de che-

» vaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient, ser-
 » virent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups. Vers
 » neuf heures du soir, il y eut un surcroît de désolation,
 » quand Victor commença sa retraite. » (Page 367 [259].)

Cette description de fantaisie paraît destinée par M. de Ségur à servir de complément à son tableau. Pendant les nuits du passage, les ponts étaient tout-à-fait libres. La masse des traîneurs, qui voulaient passer pendant le jour, se retirait à la nuit dans leurs bivouacs, d'où aucun ordre, aucune instance ne pouvait les arracher. Si les Russes avaient tiré pendant la nuit, les traîneurs se seraient empressés de profiter du libre passage des ponts pour franchir la rivière; mais il n'en fut point ainsi. Le 28, jour du glorieux combat du neuvième corps, vers cinq heures du soir, le feu cessa de part et d'autre. A neuf heures, le maréchal Victor commença son mouvement de retraite, et à une heure du matin, le corps entier avait passé dans un ordre parfait avec toute son artillerie, ne laissant sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde. A peu près en même temps, les deux batteries d'artillerie légère des colonels Chopin et Serruzier passèrent. Dans toute cette nuit, l'ennemi ne tira pas un seul coup de canon. L'auteur l'indique assez lui-même en disant « que la multitude, engourdie par le froid, ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit, dit-il, inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés. » (P. 367 [260].) Certes, si les Russes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, eussent envoyé quelques boulets au milieu de ces êtres apathiques et imprévoyans, la plupart des traîneurs eussent passé les ponts.

Si, comme l'avait prescrit l'empereur, les moyens de construction du pont eussent été prêts dans la journée du 24, on eût passé dans la nuit de ce jour, dans la journée du 25; et le 27 au matin toute l'armée française se fût

trouvée sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, la perte de la division Partouneaux n'eût pas eu lieu, non plus que l'attaque de Wittgenstein sur Studzianka; en un mot, on n'aurait pas à déplorer tous les malheurs qui arrivèrent. Ce passage, qui s'est opéré malgré tous les accidens, malgré les obstacles qu'on a éprouvés, n'a pas été à beaucoup près aussi funeste que plusieurs écrivains, qui se plaisent à exagérer nos malheurs, ont cherché à le faire croire. Les hommes que nous y perdîmes ne comptaient pas parmi les combattans; trois pièces de canon seulement restèrent sur l'autre rive; enfin le nombre des prisonniers que l'ennemi y ramassa (au dire même des Russes), ne s'éleva qu'à deux mille traîneurs, blessés, malades ou vivandiers *. A huit heures et demie du matin, le 29, le feu fut mis au pont, et ce ne fut qu'une heure après que quelques cosaques s'approchèrent.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître le jugement porté par l'historien russe que nous avons déjà cité, sur la conduite de l'empereur, à l'époque du passage de la Bérésina. « Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête: il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés, et glissant pour ainsi dire entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était pas en son pouvoir de maîtriser. »

Et c'est un Russe qui parle!!!...

* Voir l'*Histoire de la Campagne de Russie*, par le colonel Boutoulin, tome II, page 383.

CHAPITRE X.

APRÈS avoir fait la description de la route conduisant à Zembin, qui passe au travers des marais, sur lesquels sont des ponts de plusieurs centaines de toises de longueur, M. le maréchal-des-logis semble regretter que les Russes n'aient pas détruit ces ponts, et s'exprime ainsi : « Pris entre ces » marais et le fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, » sans abris, au milieu d'un ouragan insupportable, la » grande-armée et son empereur eussent été forcés de se » rendre sans combat! » (Page 370 [261].)

Dans l'hypothèse où les ponts eussent été brûlés, leur réparation impossible, enfin, dans l'hypothèse où les marais de la Gaïna, au travers desquels la route passe, n'eussent pas été assez fortement gelés pour porter les hommes et les chevaux, *la grande-armée et son empereur n'eussent pas été forcés de se rendre sans combat*. L'auteur dit bien que nous étions pris entre les marais et la Bérésina; mais il ne dit pas que le troisième côté de ce triangle était occupé par les Russes. Comment un homme, qui porte le titre de général, a-t-il pu penser que, dans une pareille situation, *la grande-armée et son empereur* n'auraient pas marché contre les Russes, et ne leur auraient pas passé sur le ventre, pour prendre la route de Borisoff à Minsk!! Après les descriptions exagérées que M. de Ségur a faites de la faiblesse de l'armée française, cette expression de *grande-armée*, employée ici, a quelque chose qui pourrait

convenir dans la bouche d'un gazetier russe, mais qui fait mal dans celle d'un Français.

En nous retraçant, à sa manière, le passage de la Bérésina, l'auteur romantique avait oublié un de ses thèmes favoris, l'ouragan obligé; nous le retrouvons ici. Cet *ouragan* doit se réduire à un peu de vent, et à quelques flocons de neige. Quant à la rigueur du froid, on peut l'apprécier en songeant que la Bérésina n'était pas gelée.

M. de Ségur, en parlant « d'un ancien grand seigneur » de ces temps bien passés, où régnait souverainement une » grace légère et brillante, » fait allusion au comte de Narbonne. « On voyait, dit-il, cet officier-général de soixante ans, assis sur un tronc d'arbre couvert de neige, s'occuper » avec une imperturbable gaîté, dès que le jour revenait, » des détails de sa toilette; au milieu de cet ouragan, il » faisait parer sa tête d'une frisure élégante et légère, et » poudrée avec soin, se jouant ainsi de tous nos malheurs » et de tous les éléments déchaînés qui l'assiégeaient. » (Page 372 [263].) M. de Narbonne, malgré son âge, fit la campagne de Russie avec l'activité et l'ardeur d'un jeune homme. Est-il de bien bon goût à M. de Ségur, de chercher à jeter du ridicule sur cet estimable général, qui servit toujours fidèlement l'empereur et la France, et mourut à Torgau, chargé de la défense et du gouvernement de cette place?

CHAPITRE XI.

Le seul objet important de ce chapitre, est la première ouverture que fit Napoléon à MM. Daru et Duroc de sa résolution de partir incessamment pour Paris. Ses motifs étaient puissans et sans réplique. Ceux que M. de Ségur met dans sa bouche, ne sont pas les principaux. Il en est d'autres qui ont dû particulièrement influencer sur sa détermination. Un historien russe les a mieux compris que l'historien français. « Napoléon, dit-il *, n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait ; mais puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que dans cette circonstance, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée, que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir, qu'en se rendant à Paris, afin de hâter, par sa présence, l'organisation des nouvelles armées, devenues nécessaires pour remplacer celles qu'il venait de perdre. »

Il laissait au roi de Naples le commandement en chef ; au comte Daru, l'administration ; et le prince de Neufchâtel restait major-général. M. de Ségur rapporte qu'il y eut entre l'empereur et Berthier, *une scène violente et secrète*, dans laquelle il fait jouer à ce vieux compagnon d'armes de Napoléon un rôle humiliant. Notre écrivain devrait nous

* Boutourlin, tome II, page 392.

dire comment il en a eu connaissance. Une conversation particulière avait en effet eu lieu entre le prince de Neufchâtel et l'empereur, qui l'a raconté depuis. Il y fut question du choix à faire pour le commandement de l'armée. Napoléon était décidé à le confier à Eugène. Le prince de Neufchâtel insista long-temps en faveur du roi de Naples. Il mit dans ses instances, une force, une opiniâtreté qui n'étaient pas dans son caractère. Il finit par déclarer que, si le prince Eugène commandait l'armée, il ne resterait pas sous ses ordres. On peut pardonner à ce vétéran de la gloire militaire française, que l'empereur avait élevé si haut, et approché des souverains en le mariant à une princesse d'une des plus anciennes familles régnantes d'Allemagne, cette funeste répugnance à se trouver sous un chef qui ne portait pas une couronne. M. de Ségur aura eu connaissance de ce long entretien, qui se passait dans une chambre attenante à celle où étaient les officiers de service. Il a pu apprendre vaguement que le prince de Neufchâtel avait refusé de rester à l'armée. Il ne lui en a pas fallu davantage pour donner carrière à son imagination romantique, et rapporter la scène secrète dont il fait mention. C'est la manière caractéristique de cet auteur, et l'on peut penser que c'est ainsi qu'il a composé une grande partie de cette histoire.